Sur « Entre deux tours »

Une étrange traversée

Dans le film de Rob Rombout, deux tours, dressées de part et d'autre de la frontière belgo-hollandaise, semblent vouloir éternellement se narguer. L'une, en béton armé façon Bouygues, porte l'emblème de l'OTAN et sert, entre autres, de radar et d'émetteur. L'autre (Eben-Ezer), façon facteur Cheval, fut bâtie de pierres à main d'homme pour symboliser la paix. Dans l'une et l'autre, de l'une à l'autre, il y a comme l'idée de survie (des images et du monde, des images du monde), il y a toute la mémoire du monde, et sa fragilité.

A première vue, la construction d'« Entre deux tours » semble emprunter la voie du classicisme. Au pied de chaque édifice, deux interviews façon JT ; montrées en parallèle, ce sont là deux conceptions antagonistes du monde qui s'affrontent : paroles de guerre (celles d'un officier de l'Alliance) contre paroles de paix (celles de Robert Garcet, fondateur d'Eben-Ezer). « Entre deux tours » est pourtant à ranger résolument du côté du documentaire-fiction. Car entre ces deux tours (et les bouts de reportage qui s'y agrippent), entre ces blocs de pierre et de réel, il y a tout un paysage qu'une voiture traverse, brumeux, crépusculaire, et très vite menaçant : l'espace de la fiction. Là, dans cet entre-deux du film, niche le secret de son envoûtante beauté : passage de frontière géographique (d'un pays à un autre) autant que symbolique (de la guerre à la paix), ce parcours s'avère aussi traversée cinématographique, du réel à sa mise en fiction. Intercalé entre deux bornes de réel, cet espace-temps poétique a tôt fait de contaminer tout le film. Mieux même, il le déborde, jusqu'à l'arrimer aux confins d'un univers fantastique. Et lorsqu'en fin de film, parvenue aux abords d'Eben-Ezer, la conductrice de cette voiture – que nous avions suivie sans comprendre – se mue peu à peu en statue de pierre, on réalise que ce que vient d'inventer Rob Rombout, c'est peut-être bien la première « pétrifiction ».

P. Leboutte.